

Rennes, le 24 juillet 2006

Monsieur,

Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à nos affiches berlinoises. Nous vous prions de nous excuser de n'avoir répondu plus tôt à votre message. Nous avons rédigé une première réponse (que nous reproduisons en post-scriptum) avant de nous apercevoir qu'elle ne répondait sans doute pas à votre question ; puis de nous apercevoir qu'en fait c'était votre question elle-même qui nous semblait étrange, nous mettait mal à l'aise.

En effet, vous demandez nos « motivations pour faire des choses comme cela ».

Or, en distinguant deux cas :

1) Soit vous partagez notre indignation sur cette question et, dans ce cas, notre action doit vous paraître absolument évidente. Ce serait bien la première fois qu'on demanderait des « raisons », des « motivations », à ne pas accepter l'inacceptable ; et à entreprendre quelque chose là contre.

2) Soit vous ne partagez pas notre indignation, mais alors votre question n'est pas : « Quelles sont vos motivations ? » mais « Pourquoi trouvez-vous cela inacceptable ? » ; ce qui est très différent ; et ce à quoi répond notre première réponse que vous trouverez ci-dessous.

Veillez-nous excuser de renvoyer ainsi votre question à elle-même, mais il nous semblait intéressant (pour vous comme pour nous) de vous faire part par ce biais du trouble qu'elle a fait naître en notre esprit. Dans le cas où nous vous aurions mal compris, dans le cas où vous ne seriez pas satisfait de cette réponse, n'hésitez pas à nous le faire savoir.

Je vous prie de recevoir, Monsieur, l'expression de nos salutations respectueuses.

PIERRE SAGNOL,
pour l'Institut de Démobilisation

PS. Nos tracts portaient la phrase « Berlin, bitte, Erwache ». C'était par ignorance de la connotation que cette phrase possède en allemand. Nous sommes confus de notre erreur et avons bien sûr supprimé cette phrase. Nous vous transmettons le fichier des nouvelles affiches.

PS.

Réponse longue à la question simple :
« Pourquoi ces affiches du S-Bahn vous semblent scandaleuses ? »

« [...] »

Le raisonnement est le même que celui de Foucault à propos du panoptique : peu importe qu'il y ait ou non quelqu'un dans la tour pour observer les prisonniers.

De même ici : peu importe que quelqu'un dénonce jamais ou ait jamais dénoncé un autre. Ce qui compte : c'est que chacun puisse penser que l'autre soit un dénonciateur possible (c'est pour cela que nous écrivons : « MÖGLICHE Denunzianten »). Pour qu'un tel dispositif de surveillance fonctionne, « möglich », « possible » suffit amplement. « ... induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. » (*Surveiller et punir*, p. 234).

Il est évident que l'effet de ces affiches – comme celui d'ailleurs des caméras de surveillance, qui bientôt envahiront non seulement les gares mais l'intérieur des trains – est que chacun sente sur lui mille paires d'yeux, mais non des yeux amis, aimants, amicaux : des yeux policiers. Ces yeux – en normalisant

nos comportements – augmentent la sécurité, le confort, la performance, de notre société ; mais en même temps, ils diminuent la dignité des habitants.

Quelle bassesse pour un homme que de prendre un téléphone pour en livrer un autre à une administration puissante (aussi démocratique soit-elle par ailleurs) ! et qu'il soit payé pour cela n'ajoute rien qu'un peu de vulgarité petite-bourgeoise à une vulgarité bien plus grande et incommensurable : celle qui consiste à livrer un homme à un pouvoir mille fois plus puissant que lui.

« Ne pas donc demander aux sujets comment, pourquoi, au nom de quel droit ils peuvent accepter de se laisser assujettir, mais montrer comment ce sont les relations d'assujettissement effectives qui fabriquent des sujets. » (Foucault, « Il faut défendre la société », p. 39)

On lit partout (jusque dans des cinémas qui ont le front de passer quand même « Das Leben der Anderen ») la phrase : « Dieses Objekt wird video-überwacht. »¹

Ce qu'il faudra bientôt transposer comme suit : Dieses Objekt (d.h. bald die ganze Stadt) wird durch Menschen, durch deine Mitmenschen (als MÖGLICHE Denunzianten) "menschlich-überwacht" !²

« ... que les détenus soient pris dans une situation de pouvoir dont ils sont eux-mêmes porteurs » (*Surveiller et punir*, p. 235)

Quant à nous, nous faisons ce choix : nous préférons une société moins sûre qu'une société de surveillance. Nous préférons nous asseoir dans un wagon plein de graffiti, aux sièges lacérés, que d'avoir à lire chaque jour au-dessus de chaque porte de S-Bahn cet appel à la délation : car cet appel détruit la communauté horizontale de mes « Mitmenschen » (voilà un mot allemand qui a de la force), au profit du pacte vertical entre l'Etat (*Staat*) et le citoyen isolé (*Bürger*). Or ce pacte est le lieu originaire des crimes les plus réussis. (Nous ne cachons pas qu'en juin, en rédigeant ces tracts et affiches, l'un de nous lisait *Eichmann à Jérusalem*)

Les démocraties actuelles sont en train de faire le choix contraire, sans que le débat n'ait vraiment lieu. Les démocraties actuelles ont choisi la sécurité. Elles ont choisi pour nous de « nous protéger », de nous défendre (car « il faut défendre la société », titre français de « In Verteidigung der Gesellschaft », Foucault, 1976; en français, le titre est entre guillemets, nuance...) et nous devrions les en remercier.

Pour nous, il y a un point en dessous duquel la sécurité ne peut tout justifier : la dignité d'une vie d'homme. Que nos gouvernements assurent notre sécurité, très bien... aussi longtemps qu'ils n'empiètent pas sur notre dignité, aussi longtemps que le bureaucratique, l'administratif du pouvoir ne vient pas tenir la vie en lisière (Bergson). A cet instant, il est de notre devoir, comme « un chat giflé » (Rimbaud) de griffer. Or la vision de ces affiches dans le S-Bahn de Berlin fut pour nous un de ces instants. Nous griffâmes.

Pourquoi l'instituteur, alors qu'il pourrait par-là augmenter son autorité, punit le cafard (*der Petzer*) et non le dénoncé ? Parce que, par ce moyen, il sait qu'il avilira tous ses élèves, lui-même, et la communauté qu'il forme avec eux. Une Allemande me racontait : à Hambourg où elle fut élevée dans les années 80, à l'école, c'était bien le « Petzer » qui était puni, non le dénoncé. En 1992, elle déménageait pour Köpenick³ : là, le châtimeur était contraire. Bien des professeurs avaient gardé des habitudes. La « démocratie » à l'occidentale n'avait encore que deux ans d'âge. Pour nous, Français, la délation remonte à 1944. Difficile par ailleurs de penser que ces trains circulent aussi dans le Berlin que tenait la Stasi, il y a un peu plus quinze ans !

Nous trouvons très louables tous les efforts faits par l'Allemagne pour travailler son passé et nous sommes de ceux qui pensent et souhaitent que l'Allemagne puisse retrouver sa confiance et un certain sentiment national (et autrement que par le football et le drapeau). Mais ce travail sur le passé touche-t-il le vrai noyau du problème ?

¹ « Cet endroit [cet objet] est vidéosurveillé »

² « Cet endroit (c'est-à-dire bientôt la ville entière) est humainement-surveillé, surveillé par des hommes, par tes compagnons en humanité (en tant que délateurs potentiels) ! »

Mitmenschen est un mot difficile à traduire : *Mit* (avec) + *Mensch* (homme), compagnons en humanité...

³ Quartier du Grand Berlin. Appartenait à Berlin-Est, RDA.

Comment ne pas voir que le dénominateur commun entre les régimes totalitaires (par exemple celui nazi et celui de la RDA), ce n'est pas telle ou telle idéologie (antisémitisme, etc.) mais l'obéissance servile et fonctionnaire de chacun aux ordres venus d'en haut. D'erechef, ces lignes, nous les écrivions avec en tête le livre d'H. Arendt sur Eichmann.

Bien sûr, il faut combattre l'antisémitisme. Mais il ne serait pas mal que la docilité, l'obéissance servile du fonctionnaire, soit ramenée au premier plan. Elle a fait des dégâts sous les nazis, sous les communistes de RDA. Nous ne voyons pas par quel miracle la démocratie occidentale actuelle s'en trouverait protégée. Nous pensons qu'on ne peut jamais se méfier assez d'un pouvoir quand il est puissant et efficace, si démocratique soit-il.

Car ces méthodes de délation ne sont pas spécifiquement des méthodes fascistes, totalitaires (ou pas seulement) ; elles sont démocratiques. Foucault en a montré la logique. « Il faut défendre la société ». Nous pensons qu'il faut cesser de penser que le danger est toujours extérieur ; que le danger pour la démocratie ce serait le fascisme. Non, il y a des dangers inhérents à la démocratie, bien plus insidieux, sournois, parce qu'ils sont intérieurs et donc non pensés comme dangers. Exemple : ces affiches.

Nous pensons par ailleurs que l'esprit de résistance à ce genre de danger s'apprend, se cultive, et se transmet. Réagir à des « petites » choses comme celles-ci, c'est aussi et d'abord se préparer, apprendre, à réagir à de plus graves si elles viennent.

On peut préférer retourner se lamenter avec tant d'intellectuels sur les crimes de l'Allemagne nazie, de la France de Vichy, de l'Allemagne communiste. Cela nous paraît lamentable de la part d'intellectuels de continuer à moraliser sur ces thèmes si évidents, à tenir des poncifs sur ces questions, tout en étant absolument incapables de prendre position sur des dérives qui ont lieu MAINTENANT et à l'INTERIEUR de nos démocraties.

Il est tellement plus facile d'aller faire la morale aux autres : à ceux du passé, ou à ceux qui sont loin. Aux méchants nazis. Pour nous, un intellectuel qui va tenir en haleine son auditoire sur la question du nazisme (autoflagellation, posture morale, etc.) et qui revient par le S-Bahn sans prendre son stylo pour souiller ces affiches, est un pantin ridicule.

Pardon de finir si violemment.

Parfois, nous avons le sentiment que Foucault n'a jamais rien écrit.

Allons crier avec les imbéciles :

« A bas le nazisme ! A bas Le Pen ! A bas Bush ! A bas la violence !

Vive la paix ! Vive la démocratie ! »...

On criait des choses semblables en France dans les années 30 : c'est bien la meilleure façon de se préparer au pire. Si « tirer les leçons de l'histoire » consiste à garder les yeux bien fixés sur le passé, et à croire que la catastrophe future ressemblera à la précédente (un type va revenir avec sa petite ou sa grosse moustache !), c'est une bien belle plaisanterie. La catastrophe est toujours neuve... et intérieure.»